

Georges d'Esparbès

Note biographique

Présentation par Edmond Char

Présentation par Camille Delthil

Thomas Auguste Esparbès dit Georges d'Esparbès (24 mars 1863, Valence d'Agen - 1944, Saint-Germain-en-Laye) est un écrivain populaire français de la fin du XIXe siècle et du début XXe siècle. Fils d'un ancien militaire, et d'abord dessinateur, il se tourne vite vers la littérature.

Fréquentant assidûment Le Chat Noir et le groupe des Hirsutes, il entre, en 1888, comme feuilletoniste à Gil Blas auquel il fournit des nouvelles d'inspiration militaire surtout consacrées au Premier Empire et à l'épopée napoléonienne exaltant l'héroïsme du soldat français. Ses nouvelles sont qualifiées de poèmes en prose. Il devient le chantre du Grognard. Il est l'ami de Léon Bloy, qu'il fait entrer au Gil Blas, de Jean Moréas et de Laurent Tailhade.

À partir de 1892, il collabore régulièrement à La Plume.

Maurice Barrès donne en 1900 une préface à son ***Le Roi***. Poème épique.

En 1904, il est nommé conservateur du château de Fontainebleau.

À la déclaration de guerre, en 1914, il voulut s'engager, sans succès.

Plusieurs de ses œuvres seront portées à l'écran comme La Légende de l'Aigle en 1911 par Victorin Jasset et Émile Chautard ou Les Demi-solde, qui sera adapté plusieurs fois, d'abord en 1922 par Bernard-Deschamps et Julien Duvivier sous le titre L'Agonie des aigles, puis en 1933 par Roger Richebé sur un scénario de Marcel Pagnol avec Pierre Renoir.

En 1923, Georges d'Esparbès écrit le scénario du film de Julien Duvivier Credo ou la Tragédie de Lourdes.

Son fils Jean (9 mars 1899, Verneuil-sur-Seine - 4 décembre 1968, Montmartre) sera un peintre reconnu.

Distinction[modifier | modifier le code]

1re classe d'honneur de la Légion étrangère à l'âge de 73 ans.

Œuvres[modifier | modifier le code]

La Légende de l'Aigle Poème épique en vingt contes (1893)

La Guerre en dentelles

Le Régiment (1898)

La Guerre en sabots, Flammarion (1905)

Les Demi-solde

Le Vent du boulet (1909)

La Folie de l'épée

Le Roi des Gitans

Le Tumulte, Chant Républicain (1904)

Le Briseur de fers. Invasion du général Humbert en Irlande. Chant bardique.

Les mystères de la Légion étrangère, illustrations Maurice Mahut (1912)

Roland à Roncevaux, pièce du théâtre d'ombres, musique de Charles de Sivry

Ceux de l'an 14 (1919)

Les Victorieux (1921)

Solidarité sociale mai 1908

Georges d'Esparbès et la fraternité.

Georges d'Esparbès a la fraternité romantique, la fraternité farouche. Il la décrit d'une plume sonore, il la désire d'un cœur flamboyant, comme dans les drames en vers de jadis. Son âme est restée parmi les nuées de l'épopée, elle s'est attardée en les échos de l'avant dernier siècle, voletant à travers les vibrations des fracas guerriers et des houles glorieuses; elle n'a pas encore pris le temps de descendre parmi nous qui débarrassons les grands sentiments d'autrefois de leurs oripeaux grandiloquents pour en faire des principes naturels -et plus proches de nos aspirations sociales : peut-être a-t-elle eu peur, en apercevant nos gestes discrets et volontaires, d'y épuiser son vol inutilement.

Quand Georges d'Esparbès songe à la fraternité, il y songe avec un front de barde antique ; il ne la conçoit guère qu'embrassant un peuple tout entier, une classe de citoyens unis, dans un élan violent et lyriquement égoïste, débarrassée de tout autre préoccupation normale. En son nom sacré et magnifique, volontiers, il fait se ruer les nations les unes contre les autres, s'entr'égorger des combattants innombrables, pour affirmer que ce qu'il désire le plus c'est l'avènement d'une justice humaine qu'il prévoit dans ceux qu'il voudrait vainqueurs.

Cette fraternité chimérique et légendaire est, au reste, le but idéal de son œuvre. C'est pour elle et par elle qu'il écrit. C'est à ses pieds qu'il entasse ses matériaux littéraires, c'est pour la consolider qu'il lance la chaux brûlante de son verbe à la volée.

A la truculence émouvante de son style, à l'art puissant et enthousiaste de ses conceptions, à l'exubérance poétique de sa foi, on aimerait à se figurer que Georges d'Esparbès est un athlète délégué sur terre, comme les demi-dieux mythologiques, pour terrasser les hydres du mal et les dragons de l'injustice. Mais non, Georges d'Esparbès est un homme simple, loyal dans ses manières, aimable dans ses relations, qui s'émeut comme un atelier de modistes, qui rit comme un public de vaudeville, un être cordial et sympathique et qui pousse la modestie jusqu'à être à peine aussi grand que sa divinité Bonaparte-Napoléon.

Du moins, ses livres témoignent-ils de l'amour profond et exclusif qu'il voue à ses héros dont il n'est pas loin de croire à la perfection. Pour que nous soyons convaincus également que ces êtres surhumains ne rêvent que d'altruisme, quels que soient les moyens qu'ils emploient à propager cette vertu civique, il leur tresse des couronnes de mots éclatants, il les campe dans des attitudes dont la majesté s'emprunte à un symbolisme typographique, il les auréole d'une syntaxe singulière et rutilante.

Les va-nu-pieds fabuleux de la *Légende de l'Aigle* sont-ils autre chose que les chemineaux armés d'une fraternité terrible qui s'aperçoivent mal de l'épouvante semée par eux dans l'univers pour imposer la grandeur d'une France émancipatrice ? N'a-t-il pas pétri le cœur de ses vagabonds lumineux de la *Légion étrangère* avec des doigts de père magnanime et débonnaire pour qu'on les suppose des individus d'exception, voués fatalement aux circonstances extraordinaires qui changent la face des choses, parfois vers le mieux de l'avenir ?

Avec quelle sollicitude, quelle bienveillance, quel attendrissement, il nous présente ses vieux enfants gâtés des *Demi-Soldes* et de *La Grogne* ! Combien il nous serait reconnaissant que nous les prissions pour des martyrs qui, après avoir pataugé à pleins pieds et à pleins bras dans la gloire, après avoir porté leur âme héroïque et enfantine aux confins du monde pour une idée de liberté et d'espoir, finissent leurs ans désormais inutiles dans la médiocrité ambiante et dans la vulgarité d'une vie sans tumulte.

Pourtant, avec la *Légende de l'outil*, Georges d'Esparbès consent à quitter la voie triomphale où il suivait, doué d'une patience admirative, les pas, souvent sanglants, de ses guerriers, pour venir écouter et transcrire auprès des travailleurs, la chanson de l'outil entre les mains laborieuses. S'il n'abandonne pas son style d'alchimiste littéraire où les mots se transmutent, si la forge où il martèle ses phrases ronfle toujours, avec moins de bruit peut-être que naguère, pour glorifier le geste si simplement humain, si naturellement auguste du travail, c'est qu'il ne conçoit pas autrement la noblesse des sentiments, qu'il éprouve et qu'il condense en celui d'une fraternité perpétuellement vibrante.

Mais il n'avait pas, jusque là, mis une véhémence aussi émue, une pitié aussi pittoresque à prôner la fraternité que dans son dernier ouvrage le *Briseur de fers*, récemment paru (1). Sous sa plume vigoureuse et lyrique, sous son accent ardent et pénétré, c'est un livre d'où s'échappe, en un bouquet amer, l'amour du prochain qui souffre de la spoliation et de la tyrannie. Il s'agit de l'Irlande.

Certes, Georges d'Esparbès n'y manque pas d'emboucher son clairon de bataille pour sonner, au nom de la solidarité humaine, une charge fantastique, une charge qui mène des hommes envoûtés d'une étrange générosité massacrer d'autres hommes qu'on dit leurs ennemis. L'occasion était trop belle pour le chantre des épopées incommensurables, pour le barde des ruées titanesques de rugir, en même temps que sa sympathie pour le protégé, sa haine contre l'ennemi, quand cet ennemi est l'Anglais. Car Georges d'Esparbès, qui est resté romantique et qui demeure sur le seuil de l'autre siècle, fronce le sourcil devant l'entente cordiale et croit à l'animosité héréditaire de l'Angleterre.

Mais, la sincérité des bras qu'il tend vers l'Irlande peinant et râlant, la tendresse des sanglots qu'il gémit sur le sort de la verte Erin, masquent à ses propres yeux l'élan cruel de sa fouguese fraternité.

Aussi bien, le sujet était fait pour tenter un écrivain dont l'émotivité fulgure si aisément. C'est un de ces prodigieux faits d'armes, resté d'ailleurs presque inconnu, comme en enfance l'époque révolutionnaire française : l'invasion de l'Irlande par une poignée de ces soldats déguenillés qui asservissaient diaboliquement la victoire et qui avaient formé l'insensé projet de culbuter l'armée anglaise forte de 15,000 hommes dans les camps irlandais.

Ils étaient 800. Celui qui les conduisait, le *Briseur de fers*, s'appelait le général Humbert. C'était un paysan, un vrai paysan de l'Est, un langayeur de cochons qui avait émotionné et conquis Hoche par son courage impassible et herculéen. Le Pacificateur de la Vendée rêvait de libérer l'Irlande ; au moment de mourir il confia au général Humbert le soin de mettre son rêve à exécution. Et celui-ci, imbu de sa mission, partit avec sa bande de risque-tout glorieux en leur persuadant qu'ils allaient briser les fers de l'Irlande et la doter d'une République « une et indivisible » comme celle au nom de laquelle ils combattaient.

A la vérité, ces pauvres soldats, après une traversée périlleuse, débarqués sur un roc inhospitalier et tragique, presque sans vêtements et sans munitions, mais mus par une idée fanatique de fraternité, firent, des prodiges d'audace et de bravoure qui arrêtaient un moment l'armée anglaise atterrée et dont l'Histoire doit compte à leur mémoire.

Tout enflammé de cette fabuleuse aventure, Georges d'Esparbès devait être porté, naturellement, à y voir une corrélation prophétique avec la résistance des Boërs contre la puissante Angleterre. Il unit les deux; peuples infortunés dans le désespoir poétique de son talent et se promit de les venger en de virulentes pages où il prendrait l'humanité à témoin de l'ardent respect qu'il porte aux victimes de la force inique. Aussi, mit-il au fronton de son livre le nom d'Arthur Lynch, cet Irlandais qui équipa une compagnie de volontaires pour combattre au Transvaal les miliciens anglais et qui, fait prisonnier, fut condamné à mort pour trahison et puis gracié par Edouard, roi de la Grande-Bretagne.

"Il n'y eut qu'une clameur en France, dit Georges d'Esparbès, et dans toute l'Europe vers cet homme généreux et brave, fou d'indépendance, quittant sa chère femme, sa sœur, sa famille, pour accourir au secours d'un peuple opprimé. Et la sympathie devint de l'enthousiasme lorsqu'on nous apprit, sans nous étonner, qu'Arthur Lynch s'était conduit là-bas en héros... « Si elle avait tué cet homme, l'Angleterre se blessait du même coup. Aucune mémoire d'homme n'eût oublié une telle horreur... »

Dès qu'entré dans son action, à peine les vaisseaux qui portent le « Briseur de fers » et ses compagnons, sont-ils dans les eaux irlandaises, Georges d'Esparbès dévoile l'âpre désir qu'il a de voir les fraternels et illuminés sauveurs de l'Irlande devenir d'irrésistibles vainqueurs, même au détriment, parfois, d'une élémentaire véracité.

Une frégate anglaise tira sa bordée ; la bordée passa dans le vent. La Crosse — commandant du vaisseau les *Droits de l'Homme* — tira la sienne, et le pont de la frégate ennemie ploya sous une charge de viande rouge anglaise. »

On eût dit, au reste, que ce général Humbert était un héros inventé par la Fatalité pour servir à la verve tragique d'un Esparbès. Après avoir pris, au débarquement, la petite ville de Killala sur une modeste garnison anglaise, le voilà qui s'avise, lui aussi, de faire de la littérature humanitaire en une proclamation absolument historique, placée, sous l'égide de *l'Union République Irlandaise* !

«... *Braves Irlandais, notre cause est commune. Comme vous, nous; détestons un gouvernement cupide, sanguinaire et oppresseur; comme vous, nous regardons comme imprescriptible le droit des nations à la liberté ; comme vous, nous sommes persuadés que la paix du monde sera toujours troublée tant qu'il subsistera un ministère anglais pour trafiquer avec impunité de l'industrie, du travail et du sang d'un peuple!*

Nous vous garantissons le plus solennel respect pour vos propriétés, vos lois et votre religion. Soyez libres, soyez les maîtres de votre pays. Nous ne cherchons pas d'autres conquêtes que celle de votre liberté, pas d'autres triomphes que le vôtre: Le moment de briser vos chaînes est arrivé. Nos bras vous sont dévoués. Notre gloire est dans votre bonheur. Health and fraterny.

Se grisant de sa propre admiration pour ce « Briseur de fers » qui lui-même est ivre d'impétuosité et d'amour fraternel, Georges d'Esparbès en arrive à lui forger l'âme d'un démon de l'indépendance nationale. Comme les appels à l'insurrection n'ont fait sortir que 500 Irlandais des tanières où les tient la terreur anglaise, Humbert se résout froidement à les sacrifier à l'avant-garde de sa minable et héroïque brigade, pour le plus grand bien de leur cause :

« Les Irlandais étant arrivés d'hier à la liberté, dit-il, leur indépendance est trop nouvelle pour qu'elle puisse trouver les forces morales nécessaires à son salut. Il faut se hâter de faire à la jeune Irlande un passé de gloire républicaine, lui créer une génération spontanée d'aïeux, de héros tombés pour son indépendance. Nous en avons la matière sous la main : ces cinq cents premiers hommes accourus à notre appel. Sachons les sacrifier le plus tôt possible...!! »

Et c'est ainsi que, bruyantes, rapides, forcenées, les scènes se succèdent comme les coups de fusil, les coups de baïonnette, les coups de crosse que prodiguent les braves dépenaillés que le général Humbert mène à la boucherie. Mais il en est une qui, vers la fin du livre, synthétise dans sa concision et sa poétique, l'idée rougeoyante de la fraternité, qui plane sur le *Briseur de fers* : Le médecin-major Brand doit panser deux blessés : un parisien fantassin et un officier anglais ; par un dévouement chevaleresque qu'on trouvera bien français, il commence par l'Anglais. Le Parisien se fâche, lui décharge son fusil dans la poitrine et, pris d'un remords terrible, se traîne jusqu'au canal proche pour se noyer. Quand Brand, surhumain inéluctablement, a fini de panser l'officier, il s'écroule et meurt.

« Fraternity !

« Et l'Anglais se dresse pendant que le médecin tombait.

« Chancelant, blond, très pâle, tout le corps appuyé à droite sur son épée, le lieutenant aux fencibles de la Reine contempla le major qui venait de mourir après l'avoir sauvé, puis le canal où le soldat venait de se noyer pour donner au médecin le temps de se sauver lui-même, et, sans attendre le dernier roulement de la retraite, dont la voix lointaine lui criait qu'il venait de perdre *deux frères*, il enfonça le canon de son pistolet dans sa gorge, pressa la gâchette et calma du coup sa mélancolie... ».

On est effrayé, parfois, de la pensée que se font les poètes des aspirations humaines— et Georges d'Esparbès est un poète, un délirant poète. Ici l'effroi qu'on peut ressentir de cette fraternité qui ne s'épanouit que dans le sang des blessures et au vent de la mêlée meurtrière, est tempéré par la magie de l'art qui vous étourdit.

Georges d'Esparbès veut épouvantablement le bonheur de son prochain.

Edmond Char.

(1) Un volume 3 fr. 50, Louis Michaud éditeur.

La Feuille villageoise, 1900

Le Roi par Georges D'Esparbès

1 vol, Ernest Flammarion, éditeur, Paris

Le seul roi de France qui soit resté populaire, c'est ce mangeur d'ail d'Henri IV. Amoureux, rieur, batailleur et blagueur, il incarna en lui tous les défauts et toutes les qualités gasconnes. Il y a deux mots de lui qui seront rappelés de siècle en siècles, celui de la poule au pot, et l'autre : Paris vaut bien une messe. Ici, c'est l'homme bon enfant qui parle et, là, le sceptique endurci : tout Henri IV est là-dedans.

Bon enfant, il l'était certes, pourvu qu'on fit ses volontés ; brave il l'était encore, bien que son ventre s'insurgeât contre l'intrépidité de son cœur ; en amour c'est un diable à quatre, s'il faut en croire la chanson ; en politique, c'est un finaud. Bah ! les gascons sont sujets à manquer de parole, comme il l'a dit un jour, à ca bailli qui s'était arrêté net au milieu de sa harangue, la mémoire lui ayant fait défaut.

Mais ce qui a rendu le souvenir d'Henri IV cher au peuple, c'est cette fameuse poule au pot qu'il eût voulu donner à tous les paysans de France et de Navarre.

Et, chose bizarre, on a su plus de gré à Henri IV d'avoir songé à donner la poule au pot qu'à la Révolution de l'avoir en réalité donnée.

Bref, le roi Henri est resté populaire et sert encore de thèmes à poème épique.

Voltaire nous donna jadis, la *Henriade*, poème en dix chants, et M. Georges d'Esparbès nous donne, aujourd'hui ; le *Roi*, poème en cinq chapitres, en prose.

Si le Henri IV de Voltaire est bourgeois, celui de d'Esparbès est plus qu'épique, il est prodigieux, énorme, colossal. Il parle comme les héros d'Homère et l'on croirait entendre, en ses discours, un écho lointain des voix retentissantes d'Achille aux pieds légers ou du divin Ulysse. Mais il les surpasse dans l'action. La prise de Cahors et celle de la tour de Fontenay sont dignes d'Amadis de Gaule ou des quatre Mousquetaires.

Le *Roi* est divisé en cinq chapitres avons nous dit : l'enfant, l'homme, le capitaine, le roi, le grand. Le livre est dédié au peuple gascon. L'auteur dans une introduction nécessaire, définit, en quelques mots, la portée de son ouvrage.

« Le merveilleux, dit-il se posait comme question accessoire. Il devait réunir les conditions suivantes :

1° Ne pas appartenir à la théologie chrétienne, Henri IV n'est pas un héros chrétien ;

2° Etre dans le génie religieux des temps modernes. »

Les Tisseuses réunissent ces conditions nécessaires pour que le merveilleux du poème soit une chose vivante, susceptible d'émouvoir les âmes.

Or ces tisseuses sont des sorcières à la Macbeth, qui tissent au jour le jour, sur leurs toiles immortelles, tous les faits, bons ou mauvais, accomplis par le héros Henri. Elles conservent le souvenir du passé et lisent dans l'avenir.

C'est une belle conception qu'a eu là M. d'Esparbès. Du reste, son livre ne pouvait être épique qu'à cette condition, que le merveilleux s'y mêlât à la réalité ;

La préface du livre a été écrite par M. Maurice Barrès. M. Barrès a profité de l'occasion pour nous donner une définition du nationalisme (sa marotte) qu'il appelle le classicisme français. C'est se donner beaucoup de mal pour accoucher d'une définition aussi puérile.

Mais laissons là les idées de M. Barrès, l'auteur du *Roi* n'a pas fait de politique, il chante « le héros qui régna sur la France », comme le chanta Voltaire au siècle précédent, mais avec une verve gasconne qui eut effarouché l'édificateur du *Temple du Goût*.

Le style de M. d'Esparbès est tout charmant et tonitruant. Il fait l'amour, il bat la charge, il monte à l'assaut, escalade les murailles et roule avec un fracas d'arquebuse aux cris répétés de, *vive le Béarnais-roi*.

Vrai, si Henri IV découche, une fois encore il doit une visite à Georges d'Esparbès avant de remonter sur son piédestal. M. Georges d'Esparbès nous doit, lui, une trilogie épique. Après la *Légende de l'Aigle*, et le *Roi*, il lui reste la *Révolution*. Camille Delthil